

Marathon d'écriture intercollégial Mars 2002

Number 96, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14509ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(2003). Marathon d'écriture intercollégial : mars 2002. *Moebius*, (96), 83–115.

Marathon
d'écriture

intercollégial
M A R S • 2 0 0 2

PRIX MÆBIUS / MARATHON D'ÉCRITURE

En tant que revue littéraire, *Mæbius* est convaincue de la nécessité d'une cohorte renouvelée de lecteurs et d'écrivains. À cet effet, elle s'emploie à assurer la relève en littérature.

Le Marathon d'écriture constitue un événement privilégié qui contribue au rayonnement de l'écriture et de la lecture en milieu scolaire.

Mæbius est donc très heureuse de s'associer à l'organisation de ce marathon et d'y contribuer à la fois comme véhicule de diffusion (publication des vingt meilleurs textes retenus par les membres du jury) mais aussi comme mécène en soulignant l'excellence des meilleurs textes par l'attribution de trois prix: chacun recevra un abonnement à *Mæbius*; en outre, les premier et second lauréats se verront remettre respectivement 200 \$ et 100 \$.

PREMIER PRIX

MARIE-CHRISTINE LAMBERT PERREAULT
Collège Bois-de-Boulogne

DEUXIÈME PRIX

PHILIPPE BOUCHARD
Cégep de Matane

Ils étaient 223 passionnés d'écriture, amoureux de la langue, obsédés de l'image évocatrice, mordus du mot juste, issus de 49 cégeps de toutes les régions du Québec à passer la nuit blanche annuelle de la grande aventure du Marathon intercollégial d'écriture. Pendant 24 heures ils ont rivalisé d'endurance dans le combat contre le syndrome de la page blanche.

Écrire, acte de création individuel s'il en est un, avait ici un caractère collectif. Il fallait voir avec quelle énergie, avec quel enthousiasme, heure après heure, thème après thème, ces jeunes s'adonnaient au plaisir de la plume. Pour trouver ces mots, pour façonner ces phrases, pour traiter ces textes, point d'ordinateurs. Tout était, en effet, écrit «à la main», à l'ancienne.

En lisant les textes primés de l'année dernière, j'avais été frappé par leur caractère souvent mélancolique. Je m'étais donc proposé de trouver un sujet qui amènerait les participants de cette année à écrire un texte ensoleillé comme l'après-midi de deux amoureux au printemps: «L'amour est lumière». Essayez donc de broyer du noir avec ça! leur avais-je lancé en pensée. Le talent se moque des contraintes et des ornières: un des textes gagnants est plutôt sombre.

Nés d'une nuit de passion collective, ces textes vont maintenant vivre dans l'imaginaire des lecteurs.

Normand Lester

Le voyage du cerf-volant

Et le vent souffle... Shh... Shhh...

Corrine tient la longue corde qui tire son cerf-volant rouge. Le tissu écarlate s'agite entre deux nuages comme un drapeau dépeignant son bonheur d'enfant. Et danse, cerf-volant, danse pour ses huit ans. Mais soudain, le vent se fâche. Et crac! se casse la corde. Loin, loin le jeu volant. Pauvre Corrine!

L'enfant part à la recherche de sa «chose qui vole» et pénètre dans une forêt dense. Partout autour, d'obscurs murmures: «Corrine, que fais-tu ici, loin, loin de la maison?»

Mais Corrine n'écoute, ni ne voit, ni ne sent. Où est son cerf-volant?

Dans une chaumière qui fume, une mère attend, inquiète, le retour de sa fillette.

Enfin, petite Corrine a retrouvé son jeu volant, mais a perdu son chemin. Ouh! Ouuh! chante le hibou. Et sombre se fait le jour. Corrine a peur, a faim, a froid; en pleurs, elle s'endort dans les bois.

De la chaumière fumante, la porte s'est ouverte. Une vieille femme, un hibou, mais qu'est-ce? Corrine est en danger: vite, il faut la retrouver! La femme explique, sans plus tarder, que c'est au royaume des songes que Corrine s'est égarée. Seul l'amour d'une mère, fort et sincère, arrivera à guider la fillette en danger.

Curieuse incantation; la magie se révèle.

Aux pieds de Corrine, assoupie, apparaît une mare lumineuse. Que c'est beau! L'enfant se penche au-dessus et, oh! surprise, au lieu de son reflet, c'est le visage de sa mère qu'elle voit. Sourire et amour, l'éclat de la flaque s'envole au ciel pour faire naître une étoile.

Corrine est sauvée!

Guidée par l'astre maternel bienveillant, Corrine retrouve le chemin de la maison. Si l'éclat d'un cerf-volant permet le voyage, c'est l'amour d'une mère qui est lumière et ancrage.

Marie-Christine Lambert Perreault,
Collège Bois-de-Boulogne

Le sacré et le profane

«Je ne reverrai plus jamais la lumière.» Je me souviens d'avoir chuchoté ces mots maintes fois, alors que je pourrissais sous mes propres draps dans l'appréhension de la clarté du matin, ces heures impossibles et trop éphémères à te haïr en silence. Je m'y souviens de nos deux corps entrelacés non pour le meilleur mais toujours pour le pire. Je m'y souviens des clairs-obscurs d'une fillette en devenir, mon enfance chevauchée par tes désastres. Je m'y souviens d'une princesse aux joyaux de larmes, une courtisane aux colliers de malheurs. Je m'y souviens de ce qui ne faisait de nous qu'un seul et même être, le paysage anthracite de ma peine, cette fois où tu m'avais abandonnée en meurtrissures, le vacarme de tes branches contre les miennes, l'apocalypse des chairs qui s'entrechoquent. J'étais la joie de toutes les femmes et chaque soir tu venais dérober ta progéniture, cette putain aux désirs insatiables qui ne demandait qu'à oublier, étendue sur une plage d'ossements telle une lubrique rêverie. J'attendais chaque nuit ton retour, la venue de ce pire que j'avais incessamment défié, celui qui me susurrait de tendres images à l'oreille ne me nourrissait plus maintenant que de sombres abîmes.

J'étais la jeune fille et tu étais ma mort.

Les années se sont écoulées à la clepsydre de mon intarissable ennui, mais je n'ai jamais pu me débarrasser de l'odeur de ta peau, des soupirs de ton plaisir sadique. Ton sourire est un cauchemar d'où s'écoulent encore les souillures de ta pâmoison, tu es un mauvais génie aux souhaits de carnage, un massacre silencieux, un soleil sépulcral qui ensanglante les palabres de ma triste jeunesse, cet antre de ma folie. Et j'ai prié toute ma vie qu'on m'extirpe de cette existence étriquée, qu'on apaise les douleurs de mes lamentations, en vain. J'ai parcouru toutes les époques et je t'ai fui par toutes les portes pour échapper aux cieux monochromes de tes revendications. J'ai bien essayé de t'abandonner, toi, mon seul amour...

Je ne les ai jamais désirées ces pénombres, jamais voulu ces pluies incandescentes, ces couvertures froides d'où je me glisse pour te rejoindre dans la couleur écarlate de nos

péchés. Tu disais toujours que l'amour est une lumière d'où personne ne sort inchangé. Je crois, maintenant, que tu avais raison. Le tien était une lumière blafarde et glaciale d'où je ne suis jamais sortie, et le mien n'est plus qu'un reflet sur la lame nue d'où tu n'émergeras jamais plus. J'ai changé le nom de mon Dieu et nous aurons perdu tous les deux.

Philippe Bouchard, Cégep de Matane

L'amour est lumière

Halogène

16 h 40. Marché du coin, je dois y faire quelques emplettes: plus de lait, plus de pain. Bordel, la vie coûte cher. Un homme se tient là, devant moi, fixant une courgette. Il est doté d'une paire de fesses digne d'Apollon. Je lui lance un regard suggestif qui demeure toutefois sans réponse. Je passe devant une glace et me mire un instant. La lumière évanescence des fluorescents vacille, scintille. J'ai l'air d'un cadavre, d'un macchabée, mon mascara a coulé.

Black light

02 h 34. J'étais sur la piste de danse, en sueur, haletante. Proie facile des néons et fumigènes douteux, je laissai l'ambiance underground m'envahir, m'habiter. Je sentais une symbiose, une sorte de cohésion musicale s'opérer entre moi et les autres danseurs, je me fondais en eux. Mon corps se mouvait seul, transi par les sons perçus par mes sens aiguisés. Les lasers, éclairage direct, nacré, me projetaient dans une autre dimension. Alors que je me sentais en parfaite harmonie avec mon environnement, l'homme s'approcha. Ses yeux, d'une brillance inouïe, me saisirent. Il me déshabilla du regard avant de plonger sa main désinvolte dans mon décolleté. Inconnu dans la foule, il me pressa contre son corps en plein éveil et me fit jouir. La musique devint sourde, l'atmosphère humide, les gyrophares diffus. Je mordis sa lèvre inférieure, la léchai ensuite pour réparer la plaie. Son membre devint dur. Les phares de la voiture approchaient. Taxi! Taxi!

Incandescent

03 h 42. Une vapeur érotique s'échappait de la baignoire. J'invitai mon nouvel ami à y prendre place. L'éclairage tamisé révélait sans défaut le corps et la musculature de l'inconnu. Il avait le profil d'un homme dominateur, je tressaillis. Il commença à mettre en application les techniques qu'il avait sûrement dû apprendre à un cours de

massage suédois. Je bouillonnais, ne pouvais me contenir plus longtemps.

Chandelles

04 h 10. Je lui bandai les yeux, le conduisis jusqu'à ma chambre où je tâchai de le déshabiller lentement, languoureusement, assimilant ainsi l'attente de l'accomplissement à un véritable supplice. Torture chinoise. Alors que les flammes vacillaient, que les chandelles inondaient la pièce d'une lumière chargée de sensualité, je l'entendis émettre quelques gémissements de plaisir. Ne pouvant supporter ce calvaire plus longtemps, il me pénétra. Je fermai les yeux, m'imaginai ailleurs, chimères.

Soleil

09 h 57. «Bonjour matin! Pour les auditeurs venant de se joindre à nous, il fait 32 °C à l'ombre. La circulation est dans un état pitoyable au centre-ville; plus de 40 minutes d'attente dans les embouteillages. De retour après ceci...»

J'eus peine à ouvrir les yeux. J'avais la bouche sèche, les mains moites. Des serviettes traînaient partout, ses sous-vêtements pendaient au coin d'un tiroir. L'homme se leva d'un air décidé, ouvrit les rideaux. Le jour me crevait les yeux, j'étais aveuglée.

Marie-Andrée Roy, Séminaire de Sherbrooke

(Sans titre)

Après la giboulée, même les draps de soie sont empreints d'humidité. Négligemment, on lance l'imperméable trempé sur le réfrigérateur format réduit, envoyant choir du même coup les sachets de café infect sur le tapis bon marché. Les rideaux sont immanquablement fermés, et c'est parfait ainsi, car le paysage étranger ne fait qu'aviver l'écho de la solitude. Sans même en avoir envie, on se sert un verre (jamais de rouge); la fraîcheur de la première gorgée a l'effet d'un dictame sur l'âme esseulée. Au rythme du tic tac des aiguilles, on allume le téléviseur pour l'éteindre l'instant d'après; ou encore, on calcule trois fois de suite le décalage horaire, simplement pour s'imaginer ce que font les autres à l'instant. Les épaules semblent affublées de la fadeur des murs cartonnés et, malgré l'odeur de surchauffé, il fait froid. Les pantalons, tout juste retirés, sont vidés de leur contenu: factures, monnaie, mousses et déchets s'étalent sur l'édredon imprimé.

Puis, dissimulé entre une carte d'affaires et le paquet de gomme à mâcher acheté plus tôt au dépanneur de l'hôtel, un papier aux couleurs scintillantes capte l'attention. Accoudée à un dictionnaire, une fillette au regard étoilé pose. On reconnaît ses propres yeux sur le papier glacé, et le sourire rayonnant rappelle une oaristys que l'on avait oubliée. Soudain, le bonheur évident de la jeune écolière s'élève, voilant la chambre morne d'une lumière diffuse. Un doux sprechgesang nous rassure; on se surprend à fredonner. L'auréole de l'enfant se déploie, s'extirpe de la photo et s'incruste dans tout ce qu'elle touche: la pièce s'illumine et le cœur sourit.

L'ennui n'est pas vaincu, soit; mais on survit. Lumineusement. Amoureusement. Ailleurs, on nous attend.

Catherine Patenaude, Collège Bois-de-Boulogne

(À ma petite princesse)

L'amour. Que sais-tu de l'amour, petite fille? Que sais-tu de la grandeur des sentiments, du feu de la passion, de la lumière de cette union, foudroyante, incendiaire, brûlante? Que connais-tu de ce qui est réservé aux grands? Ma chérie, laisse-moi t'apprendre ce qui compte vraiment, ce que tu sais déjà, dans l'innocence de tes quatre ans. L'amour est dans tes rêveries enfantines, dans ton sourire éclatant, dans tes joues potelées et tes dents immaculées. L'amour est dans ta taille si fine, ton petit corps déjà si charmant, tes cabrioles de petite princesse. L'amour illumine tes yeux quand tu gigotes dans mes bras, quand tu cours après les nuages, quand tu tourbillonnes au gré du vent. Tu vois, mon petit trésor, tu connais l'amour, puisque tu transcendes sa lumière à chacun de tes pas. Oui, l'amour est pur et beau, mais il est de mon devoir de père de t'avertir de son ambivalence. L'amour peut, à tout instant, quitter notre cœur pour aller s'implanter où bon lui semble. Ta mère, peu de temps après ta naissance, a perdu l'amour qui nous liait. Elle est allée le retrouver ailleurs, dans d'autres corps. À la suite de son départ, l'amour que j'avais en moi est resté incomplet, inachevé, imparfait. Petite fille, tu es l'amour, tu sais qu'une âme ne peut survivre seule très longtemps. Laisseras-tu ton vieux père mourir d'insuffisance affective? Petite fille, sauvons notre amour solitaire, partageons-le, faisons-le fructifier, laissons la lumière de la vérité transformer nos vies. Les autres n'auront pas compris, tant pis, leur cœur périra dans la noirceur de son ermitage. Petite femme, laisse-moi t'initier à l'amour, laisse-moi t'abreuver de tendresse, te combler de caresses.

Ravivons nos amours en péril. Ma princesse, tu me remercieras un jour de t'avoir transmis ma sagesse. Suis-moi, n'aie pas peur. Laisse-moi déborder entre tes reins; ma semence illuminera de plaisir l'ouverture de tes jambes. Dans tes yeux, les étoiles brilleront à jamais. Notre amour sera la lumière qui nous guidera, pour accéder à la perfection de nos êtres. Viens, viens près de moi, viens entre mes

bras, viens, et surtout n'en parle pas; ce sera notre secret pour l'éternité. Je t'aime, je t'aime ma fille... comme jamais tu ne seras aimée.

Myriam St-Denis Lisée, Cégep de Saint-Jérôme

Et la lumière fut

J'ai vomi sur le plancher de la cuisine. Les murs orange et les feuilles de vigne sur la tapisserie se sont mis à hurler de triomphe dans ma cervelle.

Un billet doux, plié en cinq, recroquevillé dans ma main blanche, un peu d'eau de rose violait mes narines. «Je t'aime». Qui, qui avait osé écrire ÇA?

La nuit, la nuit. J'ai labouré les surfaces insipides avec mes doigts sans ongles. Je me suis pincée, mordue, meurtrie. Inspirant.

J'ai manqué la journée de quelques minutes, l'autobus a su vrombir sans moi, le chauffeur décocher ses sourires pervers à une autre que moi. Tous des salauds.

Tu ne peux pas lui faire ça.

J'ai pleuré. C'est-à-dire: l'eau a surgi derrière les deux bouchons grossiers qui me tiennent lieu d'yeux.

Je suis passée derrière lui. J'ai attentivement posé mes seins contre son dos, mais il n'a rien senti. Il ne m'a même pas vue.

Dans mes bras, j'ai saisi mon reflet, je me suis enlacée, je me suis aimée: ils n'ont rien à redire. Le soleil, gorgé de jalousie, a implosé, la grande noirceur avec fracas a basculé sur les têtes ployées.

Il me déteste maintenant.

Dans la cuisine, sur la moquette, il a vomi. Un billot dur, grand ouvert, rouge et noir sur blanc, mon sang et mon âme, une odeur aigre. «Je t'haïs». Ça lui apprendra.

Le jour, le jour, il a gémi. Le lendemain, il m'avait déjà supprimée de ses humbles désirs.

Comme tous les autres.

Ah, l'amour! Entre toutes les béatitudes, la plus horrible. Si belle. Mon ange. Mon amour.

Qu'y a-t-il donc dans leurs yeux quand ils me regardent? Qu'est-ce que cette lueur, dont ils ne connaissent pas eux-mêmes la provenance?

Aujourd'hui.

C'était peut-être un songe, l'illustre fantasme de mes vagues illusions ou, à l'inverse, le plus doux des hasards, cette peau de rideau, ces traits mercuriens, ce sourire en-

robé; je suis tombée, aveuglée, morte, l'illumination soudaine en plein cœur, à jamais inscrite dans les catacombes de ma mémoire: les ténèbres chassées à coups de fouet. La brillance perpétuée par mille miroirs, cette femme céleste, ma mère l'aurait aimée, moi davantage si, sous mes yeux encore harcelés par le jaune et la blancheur appuyés, elle n'avait été cette ombre mauvaise, sans remords et impitoyablement hétérosexuelle.

Audrey Lemieux, Cégep de Valleyfield

(Sans titre)

Je les salis avec passion. Je les tache avec conviction. Je me donne à elles intensément. Leur blancheur qui, jadis, déclenchait en moi la peur, leur grandeur qui étanchait ma créativité, cette immense présence immaculée n'a maintenant plus d'effet castrateur sur moi. Une crampe devant ces grands fantômes carrés immobilisa, un jour, mon esprit, gêné par ce vide qui banalisait mon univers tout entier; et pourtant, mon besoin d'exister, de m'extirper du néant, de remplir, de dire, la chassa. J'aime la couleur!

Toutes les toiles de mon atelier crient et chantent dès que la touche ravageuse de mon pinceau échevelé les frôle, les accroche, les frappe, les griffe. Et je dis rouge pour ton visage, et je ris jaune pour tes mains, et ton portrait dit et rit aussi. Il vit; je vis! En rose, si tu veux!

Mon atelier est un grand navire bleu argenté, mastodonte qui, de sa coque métallique, brise l'océan en miroir rouge dans lequel tombe un soleil endormi. Il tombe éternellement. Il rougeoit à perpétuité. Figé sur l'horizon doré. Jamais la lumière ne quitte ma peinture... Mon cœur.

J'aime... J'aime peindre! Tout est si clair. Sur ma palette s'entremêlent des vagues de couleurs que je brosse sur la toile pour effacer le malaise infini de la blancheur dévastatrice. La couleur naît de la lumière. Oui, le soleil permet de voir et qui voit, nomme. Nommer, c'est faire naître. La lumière coule maintenant dans ma vie comme d'un berlingot de lait à double fond ou d'un verre. Verts sont les brins d'herbe qui craquent, je les peins sur fond bleu. Je crée pour dire, pour sentir. Je crée pour voir, pour aimer.

Maude Pilon Simard, Cégep du Vieux-Montréal

(Sans titre)

Sous un ciel plein, la vie se vide. À grands coups de sang, à grands coups d'argent. Ce sont des mains d'orfèvre qui jouent à la mort. Le sort des pétrolières qui déversent leur haine. Et cette noirceur, où s'échoue-t-elle? Et ce marasme, qui embrasse-t-il? C'est l'amour de sa vie qui gît à ses pieds. Dans une mare étrange qui cherche le prix du noir, qui a soif de ses cadavres. Entre nous, j'ai peur de la noyade. Peur de cette marée sombre. Peur des grands du monde et de leurs délires obscurs. Entre vous, je suis une amoureuse. Et j'attends la lumière. J'attends que mon rêve éveille le cauchemar. J'attends d'entendre le rire blanc des enfants, de voir leurs regards blonds, leurs cheveux d'or. Je nous vois déjà au demi-jour. En plein soleil sur les pavés brûlants des grands espaces peints en gris. Je le sens déjà poindre sur les traits des dormeurs. L'éclat du jour, ses traits d'humour. Je touche maintenant le rai d'aube et mes doigts éblouis se ramènent à son horizon, balayant du revers de la main ses oursins de lumière. Je crois enfin en l'amour. Au soleil, en plein midi. Accoudé à un arbre, qui me regarde venir et qui baisse les yeux. Qui me regarde sourire et qui sourit ensuite. Vous nous voyez nous aimer, obstinément, sous la lumière crue d'un ciel plein.

L'amour est lumière.

Laurence Pinard, Collège de Maisonneuve

(Sans titre)

Flic, floc, flic, floc... L'humidité suinte de la surface rocheuse de ma caverne sombre; je ne les vois pas, mais j'entends des gouttes qui, une à une, se fracassent sur le sol nu et froid. Autour de moi, les ténèbres règnent en maîtresses; je ne vois rien, je suis seul et j'ai peur, profondément terrifié par tout et par rien, par mon environnement, par moi-même. La peur me paralyse à un point tel que je ne suis jamais sorti de cette caverne: mon sang se fige rien qu'à y penser! Non, je préfère rester tapi dans la noirceur, m'en revêtir comme d'une cape protectrice: je ne veux pas prendre le risque de souffrir encore plus... Mais, qu'est-ce donc? J'entends un drôle de son: je crois que ça s'appelle un rire. C'est agréable, en tout cas! Et ça, qu'est-ce? On dirait bien que la pénombre se dissout: est-ce possible? Tout est clair, tout est coloré, tel un kaléidoscope qui jaillit de nulle part; tiens, ma caverne se trouve embellie de joyeuses couleurs! Oh!... j'entends des pas... Vite! Mon couteau! Je vois une main: elle s'apprête sûrement à m'attaquer, je m'en méfie. Quoi? La main se tend vers moi, paume nue. Et... si je la prenais? Oui, je tente le coup, je prends la main. Oh! elle m'attire vers elle; tiens, il y a un bras attaché à cette main, et une épaule et... une personne! Je n'ai jamais rien vu de si beau que ces yeux; mon cœur bat à tout rompre. Et tu m'entraînes dehors, loin de cette menaçante grotte. Magnifique! Quelle lumière! Je ne suis point habitué à voir toutes ces couleurs, toutes ces teintes... C'est grâce à toi!

Et le contact de nos deux mains est délicieux. Quoi? Qu'ont-elles, mes lèvres? Ah! hum... Ça, c'était un baiser, non? J'en veux encore! Plus tard? D'accord. Si j'ai déjà vu le soleil? Mais oui: c'est toi mon soleil. Ton amour m'éblouit... Je t'aime. Oui, mon amour pour toi a chassé les ténèbres de mon âme. Mon amour, tu es la lumière de ma vie.

Mon amour, arrête, ma vue fléchit: il y a trop de clarté. Ton incandescence me force à fermer les yeux. Je ne vois plus rien! Des rayons lumineux transpercent mes

yeux! Tu brilles, tu irradies! Ça fait mal, arrête! Je t'en prie, mon amour...

L'amour rend aveugle... Je ne le croyais pas, mais je dois bien faire face à la réalité. Si j'avais su que l'amour éblouissait à ce point...

Maintenant, je suis de retour dans ma caverne, à broyer du noir. Je vivrai dans mes ténèbres, à jamais. Je ne les vois pas, mais j'entends mes larmes qui, une à une, se fracassent sur le sol nu et froid. Flic, floc, flic, floc...

Alexandre Warnet, Collège André-Grasset

(Sans titre)

Il est trop tard déjà. Je me suis déjà heurté à d'autres; des grosses, laides, froides et stériles. Rien à voir avec elle. Je l'ai vue au loin, que dis-je, aperçue seulement et j'étais pris au piège, ébloui. Je suis allé la voir plusieurs fois avant ce soir, mais je n'ai jamais osé l'approcher. Je me suis contenté de tourner autour, profitant de sa chaleur et de sa beauté. Voudra-t-elle de moi, laid et méprisé, condamné à errer dans la nuit, loin des regards dégoûtés? Je suis bien décidé à l'approcher. Je suis prêt à mourir pour elle.

Je la vois déjà. Toujours au même endroit. Elle m'attend, elle sait que je suis là. Elle rayonne de toute sa splendeur. Sa beauté a quelque chose d'indécemment, voire d'incandescent. Elle danse, se dandine doucement au gré de la brise. Pas question de perdre mon temps ce soir. Pas de tournage en rond, pas de regards furtifs ni de volte-face. La ligne droite.

Je m'élance. Cette fois ma torture est bel et bien terminée. Pas de retour en arrière. Je peux sentir d'ici son parfum. Citron, citronnelle. J'en ai plein la bouche. Jamais je n'ai été si près d'elle. Je suis ivre. Plus même, complètement saoul!

Sa chaleur m'envahit, me brûle l'intérieur. C'est insupportable et c'est bon. Elle est brillante. Sa caresse chaude sur ma peau, enfin. J'y arrive, je l'embrasse, je m'embrasse, je brûle, heureux, auprès de ma flamme.

— Cochonnerie de citronnelle! Ça éloigne peut-être les maringouins, mais ça attire tous les gros christies de papillons à poils ici!

— Bon ben éteins ça mon Mario, on va aller veiller en dedans, à la chandelle, d'abord.

Robin Raymond, Collège Ahuntsic

(Sans titre)

Quand le jour s'éteint et que la nuit s'allume enfin, moi je meurs sur ma vie. Mon cadavre sommeille. Elle apparaît, subtile, la braise qui au grand jour brûle et me donne l'envie sincère de rêver. Je rêve à l'amour qui s'évanouit chaque fois que la noirceur du matin rejaillit. À peine endormi, je le vois, l'entends qui bondit. L'incube n'est pas une bestiole, mais un prince qui cultive le désir du désir. Je suis celui qui sent et qui goûte par le biais de ses sens animaux.

Sous le soleil nocturne, il joue la séduction à la manière de Jupiter. Il sait aimer l'avenir et embrasser le passé. Il a la prestance du chevalier, l'éloquence du courtisan et ne redoute pas l'hérétique religion. Pour le rêveur, l'amour est l'absolu sujet de sa croyance. Pan bannit les calomnieux qui tentent de salir la pureté de son royaume. La Renommée fut jadis châtiée pour son insubordination. Peu de gens acceptent la dictature. C'est pourquoi on n'a gardé que les femmes. La femme s'accorde si bien à la blancheur de la nuit. Les jours solitaires sont sombres. Narcisse se pavane sous les projecteurs, tandis que Vénus et ses concubines l'admirent.

Le rêve est fait pour cela après tout: rendre la palette des couleurs aux journées pluvieuses. Il est parsemé des clichés de l'inconscient. Il ressort l'argenterie pour l'occasion, mais jamais personne ne vient. La fabulation est peuplée de dames qui ne mangent pas avec appétit, dorment sans avoir sommeil et aiment d'un amour illusoire.

Quand le mirage devient trop apparent, le réveil économise sa sonnerie. La lumière s'éclipse. Je me dresse dans le néant du célibataire. L'amour est lumière et la vie, une cage de verre opaque.

Richard Vachon, Collège de Maisonneuve

La dernière larme

Je suis nue et blanche, inaccessible amante suspendue par le cœur à l'éternel. Ma chevelure longue et parfumée est étalée autour de ma tête, intrigant soleil roux et ambré. Je frémis. J'ai comme un grand cri au fond du ventre, un cri qui brûle et qui déchire. Ma bouche n'articule aucune plainte. Et pourtant, pourtant...

Je suis étendue à même la pierre froide. Je sens, de l'autre côté de mes paupières closes, leurs regards posés sur moi. Serrement de lèvres. J'ai un haut-le-cœur. Toute ma vie j'ai attendu cet instant. Je le croyais glorieux. Et je me croyais forte et grande.

À mes côtés, des musiciens sacrés entonnent une mélodie rythmée percussive. Les notes, brûlantes pulsations, martèlent ma chair hésitante. Le rythme accélère, frise la démence. L'astre de feu est à son zénith. Je sais que vient le temps.

J'ouvre les yeux et c'est le monde entier qui s'y engouffre et le ciel trop bleu, la forêt trop dense, les enfants trop candides, l'air trop sérieux du grand prêtre. Ô, homme fat qui croit détenir le secret du monde!

La musique sacrée, insistante, réchauffe et enhardit le peuple qui ne tarde pas à se dénuder et à entrer dans la danse. Un hurlement jaillit de toutes les poitrines. Le soleil de midi, qui brillait de mille feux, s'obscurcit, comme englouti par un monstre sombre. Bientôt, la terre est plongée dans la noirceur. Les hommes courent, les femmes pleurent.

Le grand prêtre lève les bras. Sa toge ondule. Il frappe dans ses mains. D'un coup sec, deux serviteurs accourent à ses côtés et lui retirent son vêtement, dévoilant un corps robuste duquel jaillit un membre épais et dur, corne animale dressée à la recherche de la victime sacrificielle.

La terreur étreint ma gorge. D'un bond, le grand prêtre se jette sur moi. Mon corps se raidit. Je pense résister, prendre la fuite, lui crever les yeux. Ses genoux écartent mes cuisses qui n'ont plus la force de se refermer. Sa violence me soumet. Mon hurlement se perd dans celui des autres.

Pénétration violente. Déchirement intemporel. Le prêtre me secoue comme une loque et moi je saigne en sanglotant. Il me possède tout entière. Je suis sa chose. Ô, terrible obscurité! La main de mon bourreau et du sauveur de mon peuple tient un couteau au-dessus de ma gorge. Éclair métallique. La lame s'abat sur ma poitrine, s'enfonce dans mon cœur. Je claques des dents. Je le hais! Je me hais! Comme la haine est grande!

Folle de douleur, entre deux soupirs, je me souviens.

Héloïse Leclerc, Collège François-Xavier-Garneau

(Sans titre)

Adam. Je dis «Adam» tout simplement, et non «cher Adam» car je ne puis tolérer qu'une aussi banale appellation ternisse l'exaltation de mon désir. La raison n'est qu'un euphémisme de l'ennui et je ne peux me contenter d'un ciel gris. J'aspire à des vertiges, à goûter le soleil, je veux des rayons de lune sur mes lèvres et, s'il le faut, je m'écraserai dans les profondeurs de l'enfer où des ombres sinistres pourlèchent le miel de lueurs orangées.

Adam, tes paroles sont profusion de caresses sur ma peau, à leurs doux murmures ma chair frémit, se cambre à leur rencontre. Adam, chaque mot que tu as prononcé a effleuré mon visage, j'ai fermé les yeux et les ai gardés en moi. L'amour est l'instant présent et tu es pour moi ce précieux moment.

Adam, tu me repousses. Toi qui sais si bien manier les mots, te voilà sans voix, rongé par la culpabilité. Je te le dis: n'aie point de remords; je ne vois pas en toi l'image d'un père mais celle d'un amant m'initiant à l'amour. Je ne suis point le diable, mais la Vierge t'invitant dans son lit. Adam, j'ai besoin de t'exprimer ma passion par les sens: je veux te toucher, te sentir, te goûter, je veux que nos parfums se mêlent et que nos deux corps dansent. Adam, je ne suis plus une enfant, et si tes yeux m'intimident parfois, je succombe à leur charme et m'y noie. Adam, je n'ose te tutoyer qu'en rêve; je n'aurai de cesse que le jour où ils se réaliseront. Mon adoré, tu l'as dit toi-même: l'amour et le désir sont indissociables; ils sont une lumière à laquelle il faut s'exposer nu, au risque de s'y brûler.

Il faut que je dise les mots. Ils attendent tous! Mes frères, mes parents, mes amis, mes voisins. Ils attendent les mots prononcés, offerts aux dieux en échange du retour de la clarté.

Hoquets. Spasmes. Dégoûtée, anéantie, je crache à toute volée:

— L'amour est lumière!

Et la lumière est. Expire en versant une dernière larme.

Amélie Robitaille, Cégep de Limoilou

L'amour est lumière

Lumière. Lumière sur une plaie béante, sur la chair vive écorchée si souvent. Blessure vivante, mouvante, larmoyante et traînante, chancelante et sur ses deux jambes! Corps et cœur tendus, tordus, craquelés, blessés, humiliés... Perdus!

Et voilà tout à coup ce soleil hurlant de chaleur qui s'amène avec ses promesses d'euphorie et d'amour! Balivernes! Bienvenue à toi, **grand** monstre mythique! Grand dieu de l'amour hypocrite! Devrais-je me prosterner à tes pieds? Oublier toutes ces blessures que tu m'as infligées? Tu daignes à nouveau lever sur moi tes yeux vert espoir... Mais je ne te crois pas! Je ne te crois plus... L'amour brûle, mais il n'est cette lumière toute-puissante que pour une espèce humaine qui garde ses yeux grands fermés pour ne pas être aveuglée par le désir confondu avec l'amour. Mais cela n'est, hélas! qu'une couverture pour engourdir les bas instincts, la passion et le feu qui déclenchent toujours cette ridicule parade de faux sentiments. Faux. Tout est faux.

L'amour n'est en fait qu'une paire de fesses offerte, une langue, une bouche... Ce n'est qu'un corps à la recherche d'un autre corps qui s'offre à lui. Ce n'est qu'une illusion... Une grande mascarade qui éblouit les naïfs au cœur mou.

Noirceur. Noirceur comme un baume sur une plaie béante, sur l'amour meurtri...

Lise-Marie Girard, Cégep Saint-Félicien

(Sans titre)

Erbmo! Est mon nom... nom et prénom. Donc sur mon permis de conduire, il est inscrit Erbmo Erbmo. Quand je marche dans la rue, les gens ne savent pas, bien sûr, mon nom, alors je préfère marcher que d'aller en voiture. Je me rendais là où mes pieds m'amènent pour faire des choses que j'avais à faire. J'entre et bouscule quelques personnes qui se tenaient derrière la porte. Ils étaient trois, un gros monsieur bedonnant, me regardant d'un œil scrutateur, un grand cadavre élancé qui ressemblait à Frankenstein et une dame séduisante qui caressait son boa blanc comme l'on caresse un chat. Le cigare du gros bonhomme soufflait de grandes bouffées de fumée qui s'envolaient jusqu'au plafond. Au-dessus de ma tête, une seule lampe qui verdissait le teint de tous les gens dans la pièce. Je n'aimais pas cette ambiance, ça faisait plutôt années vingt. Soudain, une musique se mit à jouer du juke-box. Un *beat* néo-jazz québécois-moderne. Je traversai la pièce en titubant. Il faisait chaud dans cette salle! Je me retrouvai de l'autre côté, derrière ces personnages un peu lugubres. Un peu débalancé, j'ai couru jusqu'à la porte pour me sauver de cet endroit mystérieux. Je sortis. À l'extérieur, tout avait changé. Les réverbères souillaient les rues sans piétons de leurs lueurs éphémères. Le plastique des meubles contrastait violemment avec le bois des portes et des fenêtres. Aucun bruit ne venait des ruelles et les dépanneurs étaient fermés. Je continuais désespérément de marcher quand j'aperçus, au loin, une silhouette. C'était celle de David, mon copain et colocataire. Il devait se rendre à son cours d'interprétation. Je courus le rejoindre.

— Dis David, tu ne voudrais pas venir avec moi faire les choses que j'ai à faire?

— Je ne sais pas, répondit-il, j'ai un cours dans trente secondes.

— Eh bien! recule les aiguilles de ta montre.

— Ah! Oui, c'est vrai, j'avais oublié.

J'examinai David pendant qu'il réglait sa montre. Il était vêtu d'un costume noir à rayures blanches et il portait un chapeau haut-de-forme de couleur verte.

David et moi étions copains depuis toujours, mais je n'avais jamais remarqué qu'il avait les yeux verts. Je constatai aussi que ses cheveux avaient changé de couleur. Ils étaient devenus tout noirs.

— Ça y est, me dit-il, allons-y!

Nous sommes revenus devant la porte de l'endroit mystérieux et je demandai à David:

— Est-ce que tu pourrais me prêter ton manteau, je ne voudrais surtout pas qu'ils me reconnaissent.

— Pas de problème, tiens!

Et il me tendit son manteau. Je l'enfilai et pénétrai pour la seconde fois dans cette pièce lugubre. Encore une fois, les mêmes personnes au même endroit. Avec David derrière moi, je me sentis plus en confiance. Dans la pièce, il y avait de plus en plus de fumée, le cigare semblait épuisé. Il y avait maintenant dans cette pièce quatre portes, une à chaque point cardinal. Il nous était impossible de repasser par la porte sud. On a donc dû demander à l'un de ces étranges spécimens de nous indiquer le chemin.

— Pardonnez-moi, dis-je en m'adressant aux trois personnes et en déguisant ma voix, vous ne sauriez pas où est la porte?

Ils me pointèrent tous les trois du doigt et ensuite m'indiquèrent la porte nord. David et moi avons passé la porte nord sans embarras. De l'autre côté, la lumière était tamisée. La chambre était vide et les murs tout noirs. On ne pouvait distinguer le bout de la pièce, mais une lumière semblable à celle au-dessus de ma tête brillant un peu plus loin. David dit à voix basse:

— Je vais passer devant.

Je ne trouvai rien à ajouter. Soudain, «crack», et voilà David qui gémit.

— Un miroir! Je saigne du nez!

Je m'avançai tranquillement en direction du miroir. Je regardai attentivement mon reflet et m'aperçus que mon nom épelé à l'envers était ombrE. Je décidai à partir de cet instant d'épeler mon nom comme ceci: erbmO. Nous sortîmes de cette chambre en courant. La pièce aux quatre portes était quasiment vide. Seul restait le cigare qui fumait encore. La pièce était entièrement remplie de fumée.

Je pris la première porte que je réussis à attraper. Je me retrouvai dehors, face à la montagne. Soudain, j'aperçus au sommet de celle-ci une magnifique jeune fille aux cheveux d'or. Elle me souriait et m'invitait à aller la rejoindre. Elle portait une robe blanche comme la lune. Je lui criai d'où j'étais:

— Quel est ton nom, belle dame?

— Mon nom est Lumière!

Elle avait une voix d'ange, pure comme la plume de leurs ailes. Malgré mon désir de la rejoindre, une force en moi me retenait sur place. Je m'approchai quand même. J'étais presque rendu près d'elle quand je disparus. Je remarquai qu'elle aussi avait disparu.

«Mon amour est Lumière mais je ne peux la rejoindre. Chaque fois que nous nous touchons, nous disparaissions.»

«Mon amour est Ombre mais je ne peux le rejoindre. Chaque fois que nous nous touchons, nous disparaissions.»

Audrey Gauthier, Cégep de Saint-Hyacinthe

(Sans titre)

Les yeux du printemps arborent la douceur de l'éclat lunaire. Les bras du vent s'étendent affectueusement au-dessus de la neige mauve, comme s'ils voulaient préserver ces délicats cristaux d'une éventuelle disparition.

Puis, la prêtresse nocturne, voilée de son obscurité veloutée et sereine comme le silence, fait son apparition devant moi. Elle porte sous sa cape toutes les douleurs et les angoisses que les gens ont pu ressentir jusqu'à maintenant. La déesse des ténèbres interrompt sa lente progression et s'immobilise devant moi en me fixant d'un regard insolent. Sa grandeur ainsi que sa puissance renforcent sa majesté. Son empire est immense et va jusqu'à s'étendre insidieusement à l'intérieur de mon esprit pour teinter mes pensées de ses ambitions obscures.

Pourtant, ma volonté demeure insoumise, et ce, même devant une adversaire aussi hypnotisante que cette obscurité. Je résiste à son emprise et chasse inlassablement les pensées sombres qui s'étaient insinuées parmi mes espoirs blancs et mes rêves candides. Je lève les bras au ciel et je supporte le tourbillon qui s'élève, puis s'abat sur moi. Le désespoir et la peur me martèlent obstinément. Malgré tout, je demeure debout.

Je prie.

Soudainement, la noirceur s'évapore et cède. Place au renouveau de l'aurore. Je lève la tête, à la fois surprise et soulagée. Le vent protège toujours les cristaux de neige massés entre ses bras tandis que le printemps ouvre à nouveau ses yeux en souriant. C'est seulement maintenant que je saisis que, malgré la force immense des sombres sentiments qui m'ont assaillie, je possède une arme qui a su vaincre la noirceur au point de la repousser au plus profond de son repaire: la lumière de l'amour.

Dominique Gélinas, Cégep de Shawinigan

(Sans titre)

Je souffle contre le rebord transparent. Je fais des bulles dans mon verre d'eau. Dans le noir d'encre, je pense à toi, je pense tout contre toi. Toute contre toi, mais loin derrière ton dos. L'inertie de ce bloc rafraîchissant «m'englobable», me «latharmonise», me «refroimaudit», me «transfugue», me «noisisse» dans le rêve.

Quelques gouttes s'échappent du plafond pour venir fondre dans le verre. Il y a des fuites. Ah! si tu pouvais toi aussi pleuvoir auprès de moi! Pour l'instant, pour toujours, ces gouttes sont des écrans qui me font voir mille bribes de souvenirs.

Lueur lunaire sur l'eau de la mer, tu ris comme les vagues se fracassent en une succession de sourires. La proue va et vient au rythme des remous. Et nous... et nous...

Rayon de midi sur une flaque d'eau, dans une rue, dans la rue. Un rendez-vous oublié. Tu surviens, il te transperce de toute sa brillance comme un signe divin. Un salut, une excuse, beaucoup de fébrilité. Tout est pardonné, vraiment.

Une fente de lumière sous la porte. Elle ne révèle que deux silhouettes indistinctes dansant dans la langueur d'une maison morte. Cette obsession d'une entrée en force! Mais peu nous importe.

Rayonnement blafard d'un téléviseur sur ta joue. Je frôle ta torpeur d'une main, je zappe le quotidien de l'autre. Une nuit si commune, une nuit si belle.

Tu es tous ces moments lumineux. Tu es tous ces spectres de lumière qui «m'entourdisent», me «transjôlent», «m'ennuniversent», me «picaressent», me «réchafaudent» au plus haut point.

La lumière de ton amour sur ma silhouette sombre absout. Ne t'éteins pas. Ne t'éteins pas. Ne t'éteins pas. Étreins-moi, rayonnante.

Francis Ducharme, Cégep de Granby-Haute-Yamaska

(Sans titre)

Avec ta voix de porcelaine, tu me disais parfois que nos âmes étaient reliées par un fil réconciliant l'abstrait et l'immédiat. Tu me disais aussi que nos chagrins égarés traçaient nos chemins dans cet espace fragile de notre destin qui nous resterait à jamais inconnu. Tu me racontais ainsi toutes sortes d'histoires, entre deux souffles, alors que nos corps fondus découpaient la lumière. Tu m'élaborais une théorie selon laquelle chaque matin tu te balançais sur mes paupières. Et ces volcans forgés à même mon ventre.

Au crépuscule, lorsque la lumière s'évanouissait, tu me répétais obstinément qu'avec l'aube renaîtraient nos soupirs. Pour toi, la nuit signifiait la saisie des membres. Pour toi, la nuit fixait à jamais la chorégraphie des corps. Tu voulais tant nous défaire des mythes et des croyances de ceux qui selon toi ne comprenaient rien, de ceux qui prônaient les gestes anonymes dans la pénombre. Car toi tu me disais que le soleil sur nos poignets irriguait l'intensité de nos iris. Tu bénissais le vrai par la clarté des intentions jamais trahies dans la noirceur des à peu près. Tu croyais en nous par la lumière des certitudes. Tu m'éclairais sans cesse sur ta conviction de photgraphier sur nos peaux le territoire de nos désirs.

Et puis voilà que tu t'éclipses dans l'ombre de nulle part. Que tu t'éteins sans préavis, comme ça, dans la chaleur des beaux jours. Comme tous les autres qui ne comprennent rien. Voilà que tu ne me laisses qu'une parole, avec ta voix de porcelaine: «Laisse ce chagrin dans cet espace fragile de ton destin et n'oublie surtout pas ce fil réconciliant mon abstrait et ton immédiat.»

Sophie Gasse, Collège de Rimouski

(Sans titre)

«L'amour est lumière». Alors là! Ce thème me laisse pour le moins pantoise. Depuis si longtemps carapacée sous une couche de fausse indifférence, je dois maintenant laisser tomber les armes et me rendre! Comprenez-moi! Avouer mon amour, c'est avouer une certaine faiblesse. L'amour rend vulnérable; le cœur bondit, la raison flanche! Il est tellement plus aisé de se mentir et de se convaincre que l'on peut vivre sans amour, ce sentiment si peu rationnel, ce «sentiment-double-tranchant». Mais bon, puisqu'il le faut, je vous le dirai au creux de l'oreille: «Je l'avoue, j'aime aimer!» J'aime les plaisirs sensuels que m'offrent mes membres, j'aime la beauté du monde qui nous entoure dans toute sa vérité et sa rudesse. J'aime la vie pour ses laideurs choquantes et ses beautés fugaces. J'aime la nuit et ses subtiles devinettes, j'aime le jour et ses franches réalités. J'aime l'espoir et tout ce qu'il possède de factice. J'aime le doute qui me ronge, j'aime la précarité des choses, j'aime les questions sans réponse, j'aime les gens qui me choquent et m'émeuvent, j'aime souffrir pour ensuite mieux vivre, j'aime être confrontée à moi-même, j'aime perdre des gens pour mieux aimer ceux qui restent, j'aime le temps qui fuit et me rappelle l'urgence de vivre. L'amour m'éclaire, me rend lucide et forte, l'amour me nourrit, je m'abreuve goulûment à son sein pour en inonder mon âme. J'aime aimer, mais ne le dites à personne, c'est un secret entre vous et moi!

Marie-Hélène Voyer, Collège de Rimouski